

Patrick Barillot

« ... C'est une autre affaire que la mystagogie du non-savoir * »

La phrase que nous commentons ce soir : « Les analystes sont les savants d'un savoir dont ils ne peuvent s'entretenir » se complète par « c'est une autre affaire que la mystagogie du non-savoir ¹ ».

Cette formule finalise le parcours dans lequel Lacan a méthodiquement défait toutes les figures auxquelles on prétendrait identifier la psychanalyse : *Weltanschauung* ², herméneutique, mystique, expérience intérieure, voie d'illumination, pour la situer dans son rapport spécifique au réel et au savoir. La phrase oppose en outre la position du psychanalyste à celle du mystagogue, garant d'une initiation au non-savoir, opposition qui n'est pas seulement de méthode, mais de structure.

Si Lacan use du terme de *savant*, c'est pour inscrire le psychanalyste dans une lignée précise : celle qui, depuis la révolution galiléo-cartésienne, conditionne l'avènement de la science moderne. Cette science a réalisé la première coupure, celle entre le savoir et son objet, ce que Lacan appelle la subversion de la connaissance telle que conçue par la métaphysique aristotélicienne comme une métaphore du rapport sexuel.

* [↑] Intervention au séminaire École 2025-2026, « Quelques aphorismes de Lacan », à Paris, le 4 juin 2026. Pour cette séance : « Les analystes sont les savants d'un savoir dont ils ne peuvent s'entretenir » (« De la psychanalyse dans ses rapports avec la réalité », dans *Autres écrits*, Paris, Le Seuil, 2001, p. 351-359). Lors de cette soirée, Pascale Leray, Christelle Suc et Colette Soler ont commenté ce même aphorisme, leurs textes sont publiés dans ce numéro.

1. [↑] Toutes les citations non référencées sont tirées de : J. Lacan, « De la psychanalyse dans ses rapports avec la réalité », conférence de Milan, 18 décembre 1967, *Scilicet*, n° 1, Paris, Le Seuil, Champ Freudien, 1^{er} trimestre 1968.

2. [↑] *Weltanschauung* est un terme allemand communément traduit par « conception du monde ». Il est constitué de *Welt* (« monde ») et *Anschauung* (« vision, opinion, représentation »). Introduit par Kant au sens cosmique d'« image du monde » (*Weltbild*), il a pris son sens actuel de conception ou de vision du monde depuis le romantisme, quand la notion de « monde » s'est trouvée centrée sur l'homme et son rapport au monde.

Mais ce qualificatif de *savant* vient aussitôt se compliquer d'un *de* : *savants d'un savoir dont ils ne peuvent s'entretenir*. De quel savoir ces savants sont-ils les savants ? C'est le savoir qu'il vient de définir au paragraphe précédent, dans la suite de la proposition de 1967 sur le psychanalyste de l'École.

Ça commence avec l'opération du psychanalysant, que Lacan nous dit être « celui qui parvient à réaliser comme aliénation son "je pense", c'est-à-dire à découvrir le fantasme comme moteur de la réalité psychique, celle du sujet divisé. » En effet, le fantasme est l'écriture qui couple le sujet divisé à l'objet (a). C'est lui qui fait la réalité psychique du sujet analysant et dont la découverte lui fait réaliser son « je pense » comme aliénation.

Et cette découverte, il ne peut la faire « qu'à rendre à l'analyste la fonction du (a), que lui ne saurait être, sans aussitôt s'évanouir ». C'est donc une opération de restitution à l'analyste de cette fonction de (a), puisque ce n'est pas l'analyste qui prend la place de (a), il en est fait par l'opération de l'analysant.

Avec cette précision que l'analyste ne saurait l'être – cet objet *a* – sans aussitôt s'évanouir. En effet, si l'analyste *fonctionne comme* (a), il ne *peut pas l'être*. Pourquoi ? Parce que (a) n'est pas un être – c'est un reste, pur élément logique. Si l'analyste *était* (a), il s'évanouirait comme sujet, pure absence.

Alors on arrive à ce que l'analyste doit savoir : « L'analyste doit donc savoir que, loin d'être la mesure de la réalité, il ne fraye au sujet sa vérité qu'à s'offrir lui-même comme support de ce désêtre [...]. » C'est une critique de l'*ego psychology*. L'analyste n'est *pas* la mesure de la réalité (contre la doctrine du *moi fort* faisant de l'analyste l'instance saine censée évaluer le rapport du patient au réel). Il n'est *pas* le garant de la *Wirklichkeit*.

Sa fonction est inverse : il *fraye* (au sens de l'ouverture du chemin) la vérité du sujet, et il ne la fraye qu'à *s'offrir* comme *support du désêtre*. C'est en endossant la place où l'être manque qu'il rend possible que le sujet, lui, puisse subsister dans sa réalité aliénée, *tout en se pensant comme divisé*. Et l'analyste est, dit Lacan, *proprement la cause* de cette possibilité : cause du sujet en tant que ce dernier se rapporte à lui-même comme divisé.

Mais, pour l'analyste, il nous dit que « c'est là qu'il se trouve dans une position intenable ». En quoi ? Si l'analyste, dans son acte, fonctionne comme support du désêtre, alors *quant à lui-même*, il est dans la même structure aliénante que tout sujet : son « je suis » est conditionné par un « je ne pense pas ». C'est valable pour tout sujet. Mais lui *le sait*. À la

différence de tout autre, il sait qu'il est dans le « je ne pense pas ³ » dans son acte.

C'est ça qui, je crois, rend sa position intenable. La structure exige : *je suis* à condition d'un *je ne pense pas*. Mais si *je pense* que je ne pense pas, je m'extrais déjà du « je ne pense pas », je glisse dans le « je pense », donc je perds l'être. Le savoir analytique est ainsi savoir d'un point d'impossible logique à occuper solitairement : *savoir* (donc penser) qu'on est dans le non-pensé.

Lacan en tire une conséquence en deux temps. Particulièrement : « Ce savoir qui n'est pas portable », parce qu'il met son porteur au point d'évanouissement subjectif qu'on vient de dire. Et plus généralement : « Nul savoir ne puisse être porté d'un seul », thèse structurale, valable pour tous, sur le savoir.

Aucun savoir n'étant porté d'un seul et celui-ci moins que tout autre, la nécessité d'une association s'en déduit. « D'où son association à ceux qui ne partagent avec lui ce savoir qu'à ne pas pouvoir l'échanger. »

Mais l'association ne peut reposer sur l'échange de ce savoir (comme dans la communauté scientifique), car ce qui est en cause n'est pas échangeable : c'est plutôt le partage de l'intenable du savoir sur le désêtre. Les analystes s'associent dans l'épreuve commune qu'ils ne peuvent pas se communiquer ce qui les lie. Finalement, cette phrase nous donne la légitimation théorique de la passe.

Et suit la phrase que nous commentons avec celle qui la complète, « c'est une autre affaire que la mystagogie du non-savoir ». C'est, je suppose, une critique adressée à certains psychanalystes qui avaient fait du non-savoir une mystagogie. Probablement encouragé en cela par ce qu'il disait dans sa « Proposition sur le psychanalyste de l'École », sur le moment de passe quand

l'être du désir (l'analysant) rejoint l'être du savoir pour en renaître...

Métamorphose où le partenaire (l'analyste) s'évanouit de n'être plus que savoir vain d'un être qui se dérobe ⁴.

3.  Voir le *Séminaire XI* sous le nom d'aliénation : *je pense où je ne suis pas, donc je suis où je ne pense pas*. Le sujet est rivé entre deux pôles impossibles – « je pense », mais alors « je ne suis pas » (la pensée est lieu de perte d'être) ; ou bien « je suis », mais alors « je ne pense pas » (l'être ne se gagne qu'à condition de l'inconscient).

4.  Seconde version de la proposition du 9 octobre 1967 sur le psychanalyste de l'École, d'après *Scilicet*, n° 1, op. cit., p. 14-30. Ainsi *l'être du désir rejoint l'être du savoir pour en renaître à ce qu'ils se nouent en une bande faite du seul bord où s'inscrit un seul manque, celui que soutient l'agalma*. La paix ne vient pas aussitôt sceller cette métamorphose où le partenaire s'évanouit de n'être plus que savoir vain d'un être qui se dérobe.

Le mot *mystagogie* vient du grec *mystagōgia* : la conduite des initiés vers les mystères. Le mystagogue est celui qui mène à l'initiation, qui transmet ce qui ne se transmet pas par la voie discursive. Il le fait par les rites, par la présence, par l'atmosphère partagée. On s'initie à ce qui, du dicible, fait irréductiblement défaut.

Lacan a, durant toute sa conférence, fait barrage à cette assimilation. Il a écrit : « L'assomption mystique d'un sens au-delà de la réalité [...] est-elle compatible avec la théorie freudienne et avec la pratique psychanalytique ? Assurément, celui qui prendrait la psychanalyse pour une voie de cette sorte se tromperait de porte. » Il a précisé que la psychanalyse exclut « les mondes qui s'ouvrent à une mutation de la conscience, à une ascèse de la connaissance, à une effusion communicative ».

Sa conférence prépare donc la distinction finale : le savoir analytique dont il est ici question n'est pas la version du non-savoir mystique ; c'est une *autre affaire*. En quoi consiste la différence ? Le mystagogue est un *maître*. Son savoir est savoir d'un autre ordre, mais reste savoir d'un maître. L'analyste, lui, n'est pas un maître. Sa position est celle, précisément, du désêtre, de l'objet (*a*), du résidu : il ne transmet pas un mystère, il fait fonction de cause là où le sujet de l'analyse rencontre la division qui le constitue. Le savoir dont l'analyste est savant n'est pas un *trésor caché* qu'il garderait à la manière d'un dépositaire de mystères ; c'est, plus radicalement, ce qui s'articule dans la chaîne signifiante du patient, le même manque constitutif de l'être du désir et de l'être du savoir.